

Paul Biron



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Christian LIBENS

1984

Est-il un émule de Marcel Remy, un Arthur Masson liégeois ?

Mais les rapprochements ne sont-ils pas surtout des travestissements ? En créant un univers qui n'est propre qu'à lui, Biron joue d'abord Biron...

Biographie

Paul Biron voit le jour à Seraing le 18 décembre 1920.

Toute son enfance se déroule dans un quartier populaire, entre un père d'abord ouvrier de menuiserie puis professeur d'atelier et une mère épicière. Il fait ses humanités au collège Saint-Martin, se met à rimer dès quatorze ans et fonde, en 1939, la revue *Feuillets*.

La montée des périls tend les relations internationales et inquiète le jeune Paul. À l'insu de son père, il s'engage dans l'armée belge. Il y devient sergent de carrière et participe en tant que tel à la campagne des dix-huit jours.

Fait prisonnier à l'issue de cette campagne, il est profondément marqué par la faim, le froid, la maladie. Heureusement aussi, la solidarité, la fraternité et parfois des gestes désintéressés presque héroïques l'imprégneront au point de décider d'une bonne part de son avenir. Il n'oubliera jamais, par exemple, que des Allemands l'ont fait souffrir mais que d'autres l'ont aidé en prenant des risques.

Rentré de captivité en 1943, il connaît donc l'occupation et la libération, et quelques aventures dans la Résistance.

Et la vie reprend pour Paul Biron, bientôt marié, père de famille, employé dans un charbonnage liégeois. Mais son expérience de la faim continue à le marquer. Il crée en 1964, avec quelques autres prisonniers de guerre, l'asbl «SOS/PG», o.n.g. d'aide directe au Tiers-Monde. Celle-ci existe toujours et compte actuellement 60 sections en Belgique. Pour alimenter la caisse de cette association, il écrit, en 1972, *Ni vous sans moi, ni moi sans vous*.

L'année suivante, ses amis de captivité l'incitent à écrire un autre livre au profit de la caisse d'entraide de leur section. C'est ainsi que naîtra la série des Mononke, en français dialectal, qui connaît le succès depuis près de vingt ans. (*Ndlr : propos écrits en 1992*)

Paul Biron est décédé le 6 juin 1998.

Bibliographie

(Toute l'œuvre de Paul Biron est publiée aux Éditions Dricot, Liège).

Série des «Mononke» :

- *L'an 40 de mon Mononke*, 1973.
- *Mon Mononke derrière la ligne six frites*, 1974.
- *Le retour de mon Mononke*, 1975.
- *Mon Mononke sous l'Occupation*, 1976.
- *Mon Mononke et la Libération*, 1978.
- *Les 18 jours de mon Mononke*, 1980.
- *Mon Mononke et le Jour V*, 1983.
- *Mon Mononke après la tempête*, 1985.
- *Mon Mononke avant la prochaine*, 1988.
- *Mon Mononke, Colas Pirlôtche et Cie*, 1981, en coll. avec Louis Chalon et Léon Warnant.
- *Tout a changé, Mononke*, 1990, en coll. avec Louis Chalon.

La série des neuf Mononke a été adaptée au théâtre par Christiane Eppe et créée en 1990.

Essai :

- *À la fontaine où vint l'amour*, 1977.

Récits :

- *Ni vous sans moi, ni moi sans vous*, 1972 (traduit en italien par Rémo-Tito Pozzetti, 1981 ; en wallon liégeois par Guy Fontaine, 1982) adapté au théâtre par Christiane Eppe, 1985.
- *Voyages... à crédit*, 1987, en coll. avec Martine Tanghe (ill. originale de Folon) adapté au théâtre par Alain-Jean Miche, 1989.

Poésie :

- ***Clair-Obscur***, 1960.
- ***Permetts m'Amour penser quelque folie***, 1973.
- ***Une coccinelle***, 1986 (ill. de Karin Roussy).

Plusieurs plaquettes publiées dans la collection *Villanelle* de 1979 à 1991.

Théâtre :

- ***Cytie***, 1985.

Nouvelles :

Plusieurs nouvelles publiées dans la coll. *En attendant de vos nouvelles*, de 1984 à 1990

Récits rimés :

- ***La Bible***, 1984 ; en coll. avec Ali NONO.
- ***Histoire de Belgique*** - tome I - 1987 (ill. de Patrick Flamand).
- ***Histoire de Belgique*** - tome II - 1992 (ill. de Gabriel Hance)

Bandes dessinées :

Dessins de Christian Delvoye.

- ***Les 18 jours de mon Mononke***, 1988.
- ***L'an 40 de mon Mononke***, 1990.

Sur Paul Biron :

- Léon Norgez, ***Portrait de mon Mononke***, Éditions Dricot, Liège, 1981.

Texte et analyse

Se raser

Un des moments que j'aime le plus mieux, c'est le matin quand mon papa se rase. Faut dire que c'est toute une affaire et qu'il est temps de ne pas être dans ses jambes à ce moment-là.

Quand ma maman m'appelle, je me lève bien vite pour être le premier à l'évier de la cuisine pour me laver, même que je ne frotte pas toujours dans la hanette et que je me fais ramasser par ma mère qui jette un coup d'œil sur ce que je fais pendant qu'elle coupe le pain pour le déjeuner.

Aujourd'hui, elle a mis la toile cirée sur la table à pavés, mais elle bouge un petit coin pour mon père qui va se lever. C'est toujours comme ça : faut qu'elle l'appelle deux fois ou trois quand il est fort fatigué. Il a difficile de se ravoir surtout quand il a fait des heures supplémentaires et qu'il est revenu fort tard, si tard même que je ne l'ai pas vu avant d'aller dormir.

(Quand le Mononke était petit, p. 17.)

Un petit garçon parle... Un homme mûr se raconte à travers ces quelques phrases teintées d'une double gaucherie : régionale et infantile.

Bien sûr, ce qui pourrait n'être qu'incorrection devient le liant nécessaire à la crédibilité et à l'intérêt du texte, mieux, à sa saveur.

Tout le monde a des souvenirs d'enfance. Encore faut-il matérialiser les brouillards faussement naïfs qui nappent l'intérieur de nos cortex, habiller les son(sin)geries vagissantes de signes typographiques. Et

paradoxalement, Biron, jouant du doublet intimisme et régionalisme, atteint l'universel. Entendons la seule universalité de tout ce qui respire : celle du cœur !

Le premier paragraphe brosse une évocation d'un moment de la journée en général (*un des moments que...*). Ce moment est hautement privilégié pour le narrateur (*que j'aime le plus mieux...*).

L'insistance sur la valorisation est triple :

- *le plus mieux*
- construction emphatique (*un des...que...c'est*)
- syntaxe qui retarde la précision apportée par la subordonnée de temps (*quand mon papa se rase*).

Cette insistance même entraîne la nécessité d'une explication (*faut dire...*). Mais cette explication est elle-même insistante : deux subordonnées parallèles coordonnées (*que c'est... et qu'il est...*). Cela montre combien l'image paternelle est restée capitale dans les souvenirs de l'auteur.

Cette organisation assez complexe des deux phrases restituée, en fait, très bien le déroulement syntaxique de l'oral familial. Cette impression est confirmée par l'emploi des constructions impersonnelles (*C'est le matin; c'est toute une affaire; il est temps de...*) et par le choix des expressions oscillant de la simple familiarité au solécisme, le tout teinté de régionalisme (*le plus mieux; mon papa; toute une affaire; faut dire; être dans ses jambes...*).

Déjà au travers de ces quelques caractéristiques du langage utilisé dans ce court paragraphe, se font connaître :

- le locuteur /un enfant
- le milieu social /assez modeste
- l'endroit /Belgique francophone

Le deuxième paragraphe est un véritable micro-récit (nombreux verbes d'action) qui situe toujours sur un plan général, et le lieu (évier de la cuisine), et le moment dans le temps (passé assez proche), et ce que font les autres protagonistes.

Ce lever de rideau est très « parlant » tant pour confirmer le milieu social de l'action que pour suggérer le rôle de la mère et celui du fils respectueux.

Une seule longue phrase rend bien un déroulement toujours calqué sur la syntaxe de l'oral. Ainsi les caractéristiques de la langue restent semblables à celles du premier paragraphe (*même que; je me fais ramasser; hanette...*).

Le troisième paragraphe est à la fois plus descriptif et plus réflexif. En effet, il passe de l'évocation d'un moment en général à sa concrétisation dans une journée particulière (*aujourd'hui...*). On assiste à la mise en place définitive des rôles dans la micro-société qu'est cette famille belge modeste.

Au travers de ce texte, il faut relever l'image valorisée du père à côté du fils respectueux et de la mère laborieuse et dévouée (l'importance de son rasage; la nécessité de lui laisser le champ libre; le coin de table dégagé; son travail et sa fatigue; son lever retardé; etc...).

La dernière phrase expliquant la fatigue du père révèle, pour une part, ce que le moment a de privilégié pour le petit garçon : c'est un des rares moments où il puisse le voir (*si tard que je ne l'ai pas vu avant d'aller dormir*).

Bref, ce lever de rideau est celui d'une famille où règne une tendresse qui n'a rien de démonstratif (le narrateur, prodigue en détails, ne mentionne pas de baiser maternel et matinal) mais qui est faite d'une quotidienneté toute en chaleur, toute en présences.

Choix de textes

Mes grands-pères

Sauf quand un est mort, on a chaque deux grands-pères.

Moi, j'ai celui qui vit dans notre maison : c'est le père de ma mère. Il a été travailler longtemps dans la mine au Lamay, près de Montegnée, et comme il devait commencer sa journée à six heures au matin et qu'il avait deux heures à marcher avant d'arriver au travail, il se levait à trois heures. Le temps de se laver, de prendre son briquet pour la journée, c'était tout juste. Quand il rentrait au soir, vite à manger puis au lit.

Maintenant, il est pensionné, mais comme il a pris l'habitude pendant des années et des razannées, il se lève toujours à trois heures et pour passer le temps, il va dans la cave kiteyî dè bwès pour faire les feux de la maison : le sien et celui de mes parents. Ça fait, quand on se lève, il fait bon dans notre cuisine.

Il met aussi pèter des pommes de terre dans la buse de son poêle et c'est ça qui mange tous les jours au matin parce qu'il trouve que c'est meilleur... Parfois, il vient m'appeler plus tôt pour que j'aïlle en manger une avec lui. C'est bon, surtout quand elles sont noires d'être bien brûlées et que ça fait une croûte qu'on se ralèche avec. Quand on me fait mes œufs, alors ma mère s'eware que je n'ai pas fort faim et elle demande au docteur qu'il prescrive du vin de quinquina que c'est bon pour ouvrir l'appétit.

L'autre grand-père, il habite rue des Bas-Sarts, au Val-Saint-Lambert. C'est comme tu dirais, un chef aux Cristalleries. Ça fait qu'on a toujours des verres de toutes les sortes et de toutes les couleurs, et des vases qui remplissent la maison que c'est beau à voir. Il paraît que c'est de ceux qui

ont des petits défauts qu'on ne remarque pas parce qu'ils sont cachés mais que les ouvriers (et les chefs aussi) peuvent avoir à moitié pour rien. Aussi, faut dire que ça marche, et je m'ai même laisser entendre que parfois, on fait une flingue à un beau vase pour l'avoir moins cher.

(Quand le Mononke était petit, p. 49-50.)

Les grandes ew's (1)

Il y a déjà beaucoup des jours et des jours qu'on en parle, mais les eaux de la Meuse, elles montent et les gens commencent à avoir peur.

Tu les vois, dans la rue, qui tréfilent et qui ne parlent que de ça. Il y en a même qui vont, après journées, mesurer le niveau et qui crient : «Èlle a co monté» ou bien «Èlle n'a nin boudgî cisse nut' chal» (2)

Même mon grand-père qui ne sait plus fumer sa pipe dehors tellement qu'il pleut. On ne peut pas dire qu'il fait fort froid mais «I toume des bayonètes»(3) et ça n'arrête pas.

Sauf un soir qu'il me dit : «Vinez, m'fi, nos îrans veûy lès-êwes» (4).

Nous voilà partis, tiens, tous les deux. Lui qui me tient fort la main. Nous descendons la rue Robert et, en traversant la Place de l'Abê (5), on arrive sur la digue.

1. Les inondations (en 1926)

2. Elle a encore monté - Elle n'a pas bougé cette nuit.

3. Il tombe des baïonnettes.

4. Venez, mon petit, nous irons voir les eaux.

5. Place de l'Abbaye.

— « N'allez pas par là, c'est dangereux » qu'elle dit une femme.

Il ne répond pas parce qu'il est un peu sourd et moi, j'ai confiance en lui. Nous voilà arrivés et on regarde. Il doit me lever un petit peu : je n'ai jamais tant vu d'eau en une seule fois. Faudrait voir comme elle est haute et comme elle balourde contre le mur comme pour le renverser.

— « Ne restez pas ici » qui dit un gendarme qu'est venu de la gendarmerie qu'est là tout près. « Ne restez pas ici, c'est dangereux. Allez, évacuez. » Mais les gens se bougent et quand il passe ils se remettent à regarder comme si n'avaient rien eu.

Nous autres, on fait pareil et mon grand-père me dit : « C'est des choses qu'il faut voir une fois dans sa vie ». Et quand il parle français, c'est grave. Je me demande bien pourquoi mais puisqu'il le dit, ça doit être comme ça.

Tout à coup, voilà un homme qui se sauve en courant et en criant « N'a une fissure dans la digue ». Raf, voilà tous les gens qui foutent le camp hare et hote mais moi, comme je suis trop petit et que je ne sais pas courir vite, on fait comme les gens qui se promènent et on retourne à la maison sans trop se presser même quand je vois que le grand-père met la main sur ma hanette(6) comme pour me dire que je ne dois pas avoir peur.

(Quand le mononke était petit, p. 35-36.)

Les antoinistes

Je connais des zautes qui ne vont pas à la messe et qui sont bien braves comme on le dit partout dans la rue. C'est vraie que c'est un peu des drolles : le dimanche ou même parfois un aute jour, ils s'habillent tout

6. Le cou.

noir comme s'ils allaient à un enterrement et ils s'en vont comme pour aller faire des courses ! Lui, il a mis un grand chapeau buse et ils montent la rue Boverie, je ne sais pas pour où aller. Ça fait, comme ça que je l'ai demandé à mon grand-père qui sait bien tout ce qui se passe puisqu'il est toute la journée assis sur sa chaise en paftant sur sa pipe, quand il ne pleut pas !

— ça, m'fi, c'est des antoinisses.

— C'est quoi comme métier ?

— C'est pas un métier. Les antoinisses, c'est des gens qui vont prier dans un temple pour faire du bien aux autres.

— Comme les protestants de la rue Ferrer ?

— Si tu veux, mais c'est pas la même religion.

Comme je vois l'affaire, j'aurais encore bien des tracas pour mettre de l'ordre dans ma tête pour comprendre qui na des autes religions que la bonne et que des gens y vont. Passe qu'il y a encore un autre temple rue Glacière que c'est même des Mormons et que nous zautes, on ne peut pas passer sur ce trottoir là quand tu vas dans cette rue passe que tu ne sais pas ce qui pourrait t'arriver si tu entrais chez eux. Sûr être damné pour le restant de tes jours.

Bon ! Mais mon grand père, lui, il ramteye toujours sur les antoinisses.

— Voilà l'histoire du Père Antoine, qui me dit : Lui, c'était un ouvrier mineur. Il travaillait fort dur et quand il s'a marié, un peu après, il a eu un fils. Malheureusement, celui-ci est mort quand il avait vingt ans. Et Antoine a voulu en savoir plus sur ce qu'il était devenu et il est allé voir des spirites.

— Des spirites ?

— Oui, c'est des gens qui font revenir les esprits et tu peux même leur parler !

— Et toi, t'as déjà été voir des spirites ?

— Mi ? Nenni !

— Pourquoi ?

— Laisse moi continuer. Comme il était devenu spirite aussi, il a commencé à rassembler des gens chez lui. Les ceusses qui étaient malades il mettait ses mains dessus et ils étaient guéris. Ça fait que, comme ça, sa

maison devenait trop petite pour les recevoir tous. C'est alors que les docteurs se sont fâchés passe qu'ils n'avaient plus personne à soigner et on a même fait passer Antoine au tribunal. Il a été condamné et il ne pouvait plus rien faire. Mais c'était un tigneu et les gens venaient maintenant de partout, même de l'étranger. Avec tout l'argent qu'on lui donnait, il a fait construire un grand temple à Jemeppe. Et tous les jours y avait de plus en plus de monde. Parfois même plus de mille. Antoine, qui s'avait habillé tout en noir écoutait ce que les gens lui racontaient sur leur maladie et leurs emmerdements. Puis, il disait quelques mots et il te regardait comme s'il allait passer au travers de ton corps. Il te donnait aussi des papiers que tu devais mettre dans de l'eau. Elle devenait miraculeuse et t'étais guéri. Puis il disait qu'il fallait être bon et toujours honnête.

Comme il y en avait de plus en plus qui le suivaient, il les a nommé ses disciples et il leur a dit d'aller prêcher partout et qu'ils devaient soulager les maladies et les drolles de pensées.

Maintenant, t'as des temples antoinisses comme au coin de la rue Tavier, dans d'autres villes et même à Paris ! Chaque année aussi, tous les antoinisses se réunissent aux Quatre-Bras et ils se voient tous pour que les autes deviennent meilleurs.

— Et lui, qu'esse qu'il est devenu ?

— Il est mort maintenant, mais il a donné ses pouvoirs à sa femme et c'est elle qui, maintenant, guérit les gens à Jemeppe.

— Pourquoi qu'on n'y va pas quand je suis malade ?

— Sans doute pour faire viquer les docteurs aussi, qu'il me répond en tournant sa chaise et en paftant encore plus sur sa pipe.

N'a pas à dire, mais les grandes personnes c'est quand même des drolles. Faudrait peut-être deux ou trois Pères Antoine de plus !

(Tout a changé, Mononke, p. 61-64.)

Le marché

Moi, j'aime bien d'aller au marché. C'est dommage qu'on fait ça seulement le lundi et le vendredi et pas le jeudi après-midi quand nous zoutes on ne va pas à l'école. Avec ça, on ne sait y aller que pendant les vacances ou quand on a un congé qui n'est pas comme un dimanche. « Conférence » comme dit l'instituteur qu'on s'a toujours dit que c'était un congé de plus pour lui (et pour nous autes aussi) mais qui n'est pas marqué dans le calendrier.

C'est pas comme ma mère ou ma grand-mère. Elles, elles y vont parce qu'il paraît qu'on vend tout moins cher et qu'on a plus de choix. Que ce soit des tissus, des casseroles ou même des légumes et des fruits.

J'ai toujours trouvé ça drolle parce que si la boutique où on va tous les jours, y faisait les mêmes prix, peut-être qu'ils n'auraient pas besoin de courir jusque là et encore de payer pour avoir une bonne place. Mais va comprendre les grandes personnes !

J'aime bien d'y aller pour deux choses. D'abord pour le noir nègre qui a plein de tissus sur les bras et qui arrête tout le monde pour les vendre. Nous autes, on l'appelle « Tchouk Tchouk Nougat », mais ça ne doit pas être son vraie nom.

Faudrait l'entendre: « Ti veux du beau tissu, Madame? Allez, ti peux avoir 10 mètres, 5 mètres... pour 20 francs le mètre. Trop cher? 15 francs? Encore trop cher? 10 francs. » Et il te regarde avec des grands yeux comme des billes et des dents que je voudrais bien des pareilles tellement qu'elles sont blanches. Y doit sûr les laver tous les jours. Ou alors, il les met en couleur !

Moi, ça, c'est une affaire que je n'aime pas. Ma sœur, elle, elle passerait bien des heures à frotter à droite puis à gauche. Mais comme disait le rossè Jules : « Tu peux êtes sûr qu'elle hante ! »

Si c'est à cause de ça, le noir nègre, il doit avoir du succès.

L'aute que j'aime bien, c'est celui qui vient avec un camarade et qui chante. Le camarade s'assied sur une chaise et joue de l'accordéon tandis que le premier, il prend comme un entonnoir qu'il met devant sa bouche et le voilà parti dans toutes sortes d'airs.

Tout de suite, n'a comme un rassemblement autour de lui. Quand il y a assez de monde, il s'arrête un peu et vend alors ses chansons sur une grande feuille où tu en as beaucoup pour le même prix.

(Tout a changé, Mononke, p. 217-218.)

La messe au front

Heureusement hein qu'on a été à la messe hier soir. Le commandant avait rassemblé un ou deux curés que ceux-là sont des brancardiers pour nous en faire une, passe qui n'a longtemps qu'on avait plus pu y aller.

Je dois dire que tout le monde était content, même les ceusses qui n'y croyent pas beaucoup. Comme me disait un qui mange toujours du curé à tous ses repas : « vaut mieux mettre le Bon Dieu de son côté s'il existe » C'est d'ailleurs ce que font les boches puisque y mettent ça sur leurs ceinturons comme en 14. Et là, y zont pas gagnés, c'est drolle...

En tout cas, fallait voir tout le monde qui allait à la communion. Pourtant, on n'avait pas été à confesse comme on doit le faire avant quand on n'est pas trop clair avec le ciel (et on l'est quand même pas souvent) mais le curé avait fait une absolution générale comme y dit et y fallait seulement se repentir de ses fautes et aller à confesse quand on pourrait. En attendant, on pouvait se faire tuer pour la Patrie que c'est « le sort le plus beau » qui dit le sergent que ce n'est pas de lui, mais d'un certain Victor que je ne sais plus son nom mais qui faisait beaucoup des vers dans le temps.

Quand ça avait été le moment de la communion, fallait voir comme c'était beau ! Et que tout le monde était bien pieux sans doute passe que beaucoup avaient la trouille et demandaient pour en sortir vivants et pouvoir le raconter plus tard comme les anciens combattants qui disent toujours ce qui faisaient dans les tranchées et à qui on donne sa place dans le tram, comme l'instituteur le recommande toujours. Dire qu'on va

peut-être faire ça avec nous autes aussi quand la guerre sera finie. Plus besoin de faire la file passe que les gamins bougeront leur béret alpin en disant : « Prenez ma place, Monsieur ». Même qu'on sera fier. Ce serait encore plus beau si on avait un bras en moins ou une jambe halcrosse passe que ce serait vraiment des invalides, mais à choisir, on peut quand même essayer sans qu'on aye un quelque chose de mauvais.

(Les 18 jours de mon Mononke, p.207-208.)

L'enclos des fusillés

— *Mais c'est ici qu'on fusillait les patriotes !*

Et c'est vrai. Dans un coin, un peu plus loin, il y a des poteaux, jetés par terre que nous ramassons tous pour les remettre dans les trous ousse qu'ils vont quand les boches fusillent les gens.

Il y en a cinq ou six, je ne sais plus et tout de suite, je me mets à la place de tous ces braves qui, avant de mourir, pour la Patrie, pour la Belgique, ont vu, pour la dernière fois et avant qu'on ne bande leurs yeux, ce petit coin du ciel de Liège.

Mais alors, si je comprends bien... le couloir tout noir que nous venons de descendre, c'était un peu comme le couloir de la mort, le celui que les prisonniers prenaient avant de mourir. Le celui où ils pensaient à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs parents... à tout ce qu'ils ne verraient plus parce qu'ils allaient être fusillés... à 20 ans, à 25 ans, à 30 ans, et même plus. Parce que le courage, ça n'a pas d'âge.

Sans rien dire aux autres qui sont en train de remettre de l'ordre dans cet endroit sacré, je retourne en arrière jusqu'au bout du couloir et tout seul, je redescends doucement vers mes camarades, essayant de me mettre à la place de ceux que l'on allait tuer.

Et là, j'ai prié... Moi qui ne demande jamais rien au Bon Dieu que quand je suis dans la mélasse, j'ai prié pour eux et j'ai demandé que ce sacrifice, que ce sang versé le soit vraiment pour que nos enfants ne connaissent plus ça, que ce soit pour quelque chose de valable.

En descendant doucement ce couloir, avec ces pavés qui ne sont pas jusses, je m'ai dit que certains ont dû certainement trébucher ici... que les derniers mots qu'ils ont entendu, ce n'était même pas du français, que c'était de ces mots de sauvages. « Raus... Los! Schnell... » comme j'avais comme rentendu en Allemagne quand j'y étais. Mais eux, c'était les derniers mots avant de mourir... Je m'ai dit aussi que l'Aumônier Voncken, qui les accompagnait chaque, devait leur dire ce qu'une maman aurait dit à son enfant. Ce curé-là, on devrait lui élever une estatûe passe que ce ne devait pas être une vie pour lui. Et, en plus, d'aller raconter aux parents ou aux femmes comment leurs fils ou leurs maris avaient été fusillés...

Mais comment est-ce qu'on peut faire des affaires pareilles au XX^e siècle. On a inventé l'automobile et les avions ; quand on tourne un robinet, on a de l'eau ; si tu pousses sur un bouton, tu as de la lumière et on se fait encore enrager les uns les autres comme des ceusses qui ne sont jamais contents.

C'est vreye, hein, à la fin, mais qu'est-ce qu'on veut de plus ? Pourquoi qu'on doit se battre ?

(Mon mononke et la libération, p. 201-202.)

L'assemblée des sages

Le deuxième était préposé aux choses inutiles.

Mille choses diverses : faire reluire les coccinelles, remettre en état quelques toiles d'araignée – travail délicat s'il en est enlever les poussières des plumes des oiseaux... et j'en passe !

— Ça prend la poussière, ces plumes, dit-il. Nous n'avons plus la qualité d'avant-guerre.

— Mais les coccinelles ne peuvent-elles s'astiquer elles-mêmes, les araignées réparer leur toile, les oiseaux s'ébrouer pour se faire propres?

— Peut-être... Mais c'est tellement agréable (...)

Il sortit délicatement de sa poche un insecte et le caressa doucement.

— Je le rassure, dit-il, il n'aime pas la compagnie, mais il a la patte cassée, je dois le surveiller ! Et il le remit doucement à sa place.

Le troisième était boulanger, le quatrième, homme à tout faire. Quant au cinquième, il semblait s'être spécialisé dans les graffiti.

— Suivant les endroits, je les fais tendres, amoureux, sages ou contestataires, me dit-il en taillant doucement, avec un canif, le bois de la table devant laquelle il se trouvait.

— Personne ne proteste quand vous abîmez les meubles ?

— Qui dit que j'abîme les meubles ? Un brin de poésie sur une table, vous ne trouvez pas cela merveilleux ?

Je regardai les dessins, et j'en découvris de curieux, des mots qui couraient, qui s'entrelaçaient dans des spirales simples ou compliquées au gré de l'inspiration de l'artiste, sans doute.

On pouvait ainsi lire : « Personne ne voit une forêt de la même façon » ou, un peu plus loin : « Il est bien plus facile d'être gentil envers l'humanité qu'envers une seule personne », « les mares ne sont-elles pas les yeux de la terre ? »...

Animé d'une certaine exaltation, mon vis-à-vis reprit :

— J'en écris partout ; sur les arbres, sur la terre, sur les murs... je les écris, je les dessine, je les sculpte...

(*Ni vous sans moi, ni moi sans vous*, p. 91-94.)

Le bonheur est si peu de chose

Qu'on le cherche où il ne va pas.

Pourquoi vouloir cueillir des roses

Quand tant de fleurs sont sur nos pas ?

*Un oiseau est tout un mystère,
Une fleur est la création
Et le spectacle de la terre
Peut émouvoir chaque saison.*

*Savoir rester rien qu'en soi-même.
Un monde peut soudain jaillir
D'un cœur ! Ce que partout l'on sème
En soi, ne cherche qu'à fleurir.*

(À la fontaine où vint l'amour, p. 84.)

La lettre

*Dans mon lit. Je pense.
Je deviens fou.
Y a-t-il des fous heureux ?
La folie permet, en tout cas, de dire à tout le monde des choses
curieuses qu'elle trouve sages.
Mais c'est un cauchemar aussi, la folie.
Je veux bien avoir des cauchemars. De temps en temps. Je ne veux pas
aller plus loin qu'eux.
Plus j'essaye de ne pas penser à son arc-en-ciel, plus je ne pense qu'à
cela !
Et cette écharpe qui se balance. Avec le vent. Qui vient de la fenêtre
entrouverte.
Raisonnons !
Sérieusement. Point par point ? Calmement.
Elle téléphone ? Au lieu de m'affoler, j'aurais dû dire : « Pas mal, ton
truc.
Continue ! »
Simplement.
Elle écrit un poème ? Me l'envoie ?
Je la remercie ? Trouve qu'il est beau. C'est tout.*

C'est tout !

On n'en parle plus !

La vie continue. Elle continue à écrire. Je continue de rêver... Partout. Toujours. Même au milieu de mes statistiques.

Attention à la folie. La sienne, surtout. On ne sort pas indemne de la fréquentation de cette maladie. De cette anomalie.

Faire attention.

La voir ? Le moins possible !

Penser : est-il raisonnable d'avoir des idées déraisonnables ?

J'ai oublié de regarder s'il y avait du courrier.

C'est pourtant mon premier travail quand je rentre.

Faut-il que je sois désaxé pour oublier cette chose que je considère comme primordiale.

Trois lettres. Une d'elle !

Évidemment ! Elle me suit, partout !

Je commence par la sienne ? Non !

Force morale !

J'ouvre les deux autres. Banalités !

Je me couche pour lire. L'oreiller fait quelques plis que je redresse.

Avant de lire sa missive, son poème ? Ses élucubrations, je songe à quelque chose : Il y a une théorie pour tout. On explique tout. Un mécanisme est prévu pour tout. Y a-t-il une théorie des plis dans un oreiller ?

Beau sujet de thèse. À défendre !

Quelle publicité pour l'étudiant qui choisirait un tel sujet.

Aussi valable que n'importe quel autre.

Que de découvertes à faire. Que d'hypothèses à imaginer.

Quelque chose qui pourrait modifier... notre comportement. Notre vie.

Nos réactions.

À méditer !

J'enlève Euphrasie et Nicodème ! Ce sont mes pantoufles !

On donne un nom à tout. Pourquoi ne baptiserait-on pas ses pantoufles ?

Ça les personnaliserait.

À la limite, elles répondraient à mon appel.

*Elles ne veulent d'ailleurs pas chausser d'autres pieds que les miens
Un mariage de raison, en somme.*

À quatre !

*On peut rêver sans dormir. On dort bien sans rêver. Du moins, sans
se rappeler ses rêves. Tandis que les rêves éveillés...*

Sa lettre...

Et puis, non ! Pas encore !

Vaincre mon impatience. Le plus longtemps possible.

Voir jusqu'où je peux tenir.

*Ensuite, délibérément, l'ouvrir, la lire. Réfléchir. Prendre le temps
pour répondre.*

En suis-je capable ?

Je vais essayer. Une heure d'abord.

Plus tard, dans d'autres moments semblables : deux heures. Ou plus !

Aller lentement. Penser à autre chose.

*Tout à l'heure : la théorie des plis de l'oreiller. Pourquoi pas de la
couverture ? Du drap de lit ?*

Mobiliser mon imagination. Une mobilisation que j'aime.

Ce devrait être le rôle de l'enseignement.

*« L'imagination au pouvoir ». Mais ils avaient raison, les jeunes de
68.*

Ils ont eu raison. Pas le courage de mettre cela en pratique.

Mangés par la société. Qui se codifie de plus en plus.

Qui expulse l'imagination.

Il faut réagir contre cet engourdissement.

Donner la parole aux poètes. Aux musiciens. Aux artistes.

Les autres ont des œillères.

Même les spécialistes finissent par en avoir. Les plus doués aussi.

Changer une fois ne suffit pas. Il faut rester dans le vent.

Se transformer sans cesse. Briser sa coquille. Tous les jours.

Avoir une vision large des choses. De toutes les choses.

Vivre ! C'est une ascension. Une découverte.

*Etre dans le vent. Dans tous les vents qui se dressent. qui butent
contre notre carapace d'habitudes. De compromis. D'inertie.*

Lutter contre la laideur.

Paul BIRON - 24

Regarder dans tous les horizons.

Ce sera long ! Très long !

Il faut commencer immédiatement.

Quelle heure est-il ?

Dix minutes passées depuis ma décision d'en attendre soixante.

C'est long... une heure !

Tant pis ! J'ouvre !

(Voyages... à crédit, p. 75-81.)

Synthèse

Parlons gros tirages... Ceux de Paul Biron sont quasi uniques en Belgique francophone (plus de cent mille exemplaires vendus), reléguant loin derrière les prix Rossel et consorts.

Et, comble d'agacement pour le «milieu», l'écriture bironienne fait rire!

Alors, on lui a collé l'étiquette «régionaliste». Pour neutraliser cet agaçant succès, pour être sûr qu'il n'importune plus les Belles Lettres de ce pays, propriété exclusive de quelques beaux esprits.

Mais les colleurs d'étiquettes n'ont-ils pas oublié un peu vite que ce français régional, cette langue parlée qui marque l'essentiel de l'œuvre a été utilisée – dans des mesures variables – par de savoureux devanciers ?

Giono pour la Provence, Pagnol pour Marseille, Ramuz pour la Romandie n'ont-ils pas *perversi* leur français de *tics* régionaux ?

On a pu dire que la prose bironienne était imperméable à la bonne compréhension d'un non-Wallon, voire d'un non-Liégeois. Certes, les deux premiers tomes de la série des Mononke (*L'an 40 de mon Mononke, Mon Mononke derrière la ligne six frites*), mêlant dysorthographe, calembours parfois douteux et force régionalismes, peuvent apparaître comme étant d'une lecture non-immédiate.

(...) Tiens, une aute fois, s'était un pet si misse qu'était en fasse de moi. Y venait de recevoir des nouvelles de sa femme qu'était pas bonnes (les nouvelles) et y gémissait en poussant de tant en tant...

— *Si set pas male heureux, qui fait, ma femme, elle doit reprendre le commerce et elle s’y connaît pas. Quand je panse que si j’étais là, moi, avec le marché noir, je ferais des affères dort (...)*

(*Mon Mononke derrière la ligne six frites*, p.71).

Mais si l’on excepte ces deux premiers-nés, l’effort à faire pour goûter les tribulations du Mononke n’est sûrement pas plus grand que pour pénétrer le moindre paragraphe mâtiné d’argot de n’importe quelle production parisienne. Sans parler des fonds d’éprouvettes des expériences de désécriture et autres réécritures.

Et puis, les Biron plaisent au grand nombre... Si c’est une tare majeure pour une certaine critique, le public, lui, ne s’y trompe pas.

D’abord destiné à un public très « ciblé » – les prisonniers de guerre –, ses romans ont très vite connu un succès de bouche à oreilles.

Biron a incontestablement un public. *Son* public. Et si le tirage initial de mille exemplaires à compte d’auteur s’est si rapidement mué en un fantastique succès populaire, c’est parce que Biron est allé au-devant du lecteur. Aujourd’hui encore, méprisant les fausses tours d’ivoire où l’on s’enferme faute d’interlocuteurs, il court d’écoles en foires, de séances de dédicaces en émissions radio et télé. Il aime le contact direct et a le sens aigu des relations publiques, le bougre ! (Témoin son *fan-club*, *les Amis du Mononke*).

C’est vrai, un certain nombre de ses lecteurs sont ce qu’il est convenu d’appeler, avec un sourire condescendant, des gens simples, des lecteurs d’occasion. Peut-être même chez ceux-là, la prose bironienne est-elle coincée sur l’unique « étagère aux livres » entre le *Petit Larousse* et les *Recettes de Tante Emma* ? Et alors ? N’est-ce pas justement une des plus belles réussites de Paul Biron : avoir forcé le domicile de non-lisants patentés, avoir su leur parler, les toucher de sa tendresse goguenarde. Car, comment expliquer le succès qui ne doit rien aux professionnels du livre, grands ordonnateurs publicitaires ?

Jean-Marie Klinkenberg, dans une préface, a parlé de double restitution, tant au niveau de la langue qu'à celui de l'histoire. Et il n'a pas hésité à ajouter lors d'une interview : *C'est le charme de cette écriture, que de nous renvoyer à un langage non surveillé, à ce langage qui était celui de beaucoup de petits Wallons (mais pas seulement de Wallons), avant que l'école ne vienne laminer leur production personnelle, ne vienne, au fond, les châtrer.*

C'est cela que j'aime dans l'œuvre de Paul Biron : elle est entière. On l'accuserait de nuire au français. Mais qu'est-ce à dire ? Est-ce que le français de Céline a nui à la culture française ? Et celui de Queneau ? Celui de Cavanna ? Soyons sérieux : c'est au contraire, un français qui l'enrichit, et qui nous fait voir une chose importante : nous ne parlons pas LE français ! LE français n'existe pas ; ce qui existe, ce sont DES français. L'œuvre de Paul Biron nous restitue cette pluralité du français, nous rend donc, à nous qui parlons cette langue, une parcelle de notre liberté.

Si l'on ose avouer que le plaisir de la lecture est d'abord *reconnaissance*, alors on a expliqué la réussite de Paul Biron. Ce langage, fait d'authenticité populaire, et laminé par l'école, cette langue – redondances multiples, massacres de relatives et autres «mauvaises habitudes» – atteint à une vibration paradoxalement universelle.

Et l'histoire n'est pas en reste... Désiré, le héros principal, incarne un candide. Mais ce candide n'est pas privé de toute lucidité. Ainsi la *compréhension* du «phénomène guerre» n'est pas exempte de «leçons» (bien que Biron évite toujours le prêchi-prêcha d'un Arthur Masson, à qui on l'a souvent comparé).

Bien sûr, l'œuvre en *bon français* de Paul Biron ne connaît pas la même diffusion. Et cela le chagrine que son *Petit Prince au pays des fées* (*Ni vous sans moi, ni moi sans vous*) ne rejoigne pas la célébrité du Mononke.

Paul BIRON - 28

Est-il prisonnier de son propre héros, évitera-t-il les travers de la série?
Pour un auteur, ce sont de bien doux tourments...

C'est peut-être cela le succès !

Christian LIBENS